

UN TYPE OBLIGEANT



I

— Alors tu ne veux pas monter, petit misérable, il va falloir encore que je descende te chercher.



II

— Vous dérangez pas, la bourgeoise ! le v'là.

LE PREMIER FIACRE

Ceci se passait sous le règne de Louis XIII, à Paris, par une après-midi d'automne, à la porte du cloître du couvent des Augustins déchaussés, dit les *petits Pères* : les religieux venaient de terminer leur modeste dîner et entraient en récréation, tandis qu'un de leurs frères, du nom de Fiacre, distribuait la soupe aux pauvres qui, chaque jour, vivaient de leurs pieuses libéralités. Il n'y a rien de tel que les pauvres pour comprendre les besoins de leurs semblables et y compatir, et surtout les pauvres volontaires, tels que l'étaient et le sont encore les membres des ordres mendiants, qui ont rendu tant de services spirituels et même matériels à la société. Ainsi faisaient les Franciscains, les Carmes, les Augustins et bien d'autres familles monastiques dont la liste serait trop longue à relever ici.

Donc, le frère Fiacre, déjà réputé avec raison pour un saint personnage, faisait la distribution quotidienne de soupe à un certain nombre de pauvres, lorsqu'un homme, à l'aspect triste mais résigné, vêtu plus que modestement, se présenta et se tint debout en attendant que l'opération charitable fût terminée. Il était resté seul avec le frère, lorsque celui-ci, d'un ton affectueux, le reconnaissant :

— Eh bien ! Marcel, quoi de nouveau aujourd'hui ? Vous avez la mine quelque peu affligée, ce me semble. Qui vous chagrino ainsi ?

— C'est vrai, cher frère, soupira le brave homme, il vient de m'arriver un nouveau surcroît de souci pour l'avenir.

— Qu'est-ce donc ?

— Ma femme m'a donné un gros garçon.

— Et c'est cela qui vous afflige ?

— J'ai déjà quatre enfants.

— Eh bien ! mon ami, il n'y a qu'une chose à faire tout d'abord... Achetez une cinquième cuillère et fiez-vous à Dieu qui n'abandonne jamais le siens.

Je ferai comme vous dites ; mais c'est le travail qui me manque et le temps n'y est guère favorable.

— Je penserai à vous, n'en doutez pas, et je saisirai la première occasion qui se présentera... En tout cas, je crois pouvoir vous dire de revenir demain matin, car, aujourd'hui même, j'espère voir quelqu'un que j'intéresserai à votre sort.

— Que Dieu vous entende, mon cher frère !

— A demain !

— A demain !...

Et là dessus Marcel s'éloigna, non sans avoir fait à Dieu une fervente prière dans l'église du couvent qui, depuis, devint la source de tant de prodiges, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires.

Le frère Fiacre était dès lors connu par sa sainteté qui n'avait d'égale que son humilité ; né d'une pieuse famille, il avait d'abord été ouvrier, puis, cédant à une irrésistible vocation, il était entré dans l'ordre des Augustins dont le couvent s'élevait depuis peu, non loin de la place des Victoires, à Paris, et avait été construit par les libéralités de la reine Anne d'Autriche. Le frère Fiacre était non seulement le consolateur des affligés,

mais encore la providence des pauvres et il en avait déjà secouru un grand nombre parmi lesquels il savait distinguer des aptitudes particulières que, grâce à ses nobles connaissances, il parvenait à caser d'une façon relativement heureuse.

Parmi ses protégés, on pouvait mettre au premier rang Marcel. Ce brave homme, après avoir servi dans les dragons et s'être vaillamment battu, avait été obligé de quitter le métier des armes à cause d'une assez grave blessure et s'occupait comme il pouvait. Il n'y avait pas encore, à cette époque, de maison de retraite, d'Hôtel des Invalides pour les soldats hors d'état de continuer la carrière militaire, et Marcel, comme on vient de l'apprendre, avait cinq enfants (lourde charge !), à l'heure qu'il était.

— C'est bien, disait-il en achetant une cinquième cuillère de bois ; Dieu pourvoira au reste par les mérites du saint frère Fiacre. Allons ! jusqu'à demain, encore du courage.

Rentré dans le haut logis qu'il occupait avec sa famille, le brave homme raconta à sa compagne ses espérances, et la journée s'acheva dans des projets comme savent en faire les pauvres, qui s'attachent à la moindre lueur annonçant un changement dans leur sort.

A peine Marcel avait-il quitté le frère Fiacre qu'une visite d'importance vint solliciter un entretien sérieux avec ce pieux personnage ; c'était un des serviteurs de la reine qui faisait demander au couvent des Petits Pères des prières assidues pour obtenir du ciel une grâce signalée entre toutes : la naissance d'un Dauphin de France impatientement attendue. De plus et surtout, la reine désirait que le frère Fiacre, chargé de son offrande, se rendit lui-même en pèlerinage en Brie et priât instamment l'illustre saint pour cet objet. Après s'être défendu très humblement d'un honneur dont il se jugeait indigne, le frère fut obligé de céder à la haute volonté de Sa Majesté, et il fut convenu que, dès le lendemain ou le surlendemain, au plus tard, il se mettrait en mesure d'exécuter les ordres de la souveraine.

L'envoyé royal parti, le frère Fiacre songea aux moyens de locomotion à prendre pour se transporter en Brie et faire la route qui, de Paris, conduisait au sanctuaire vénéré.

Une voiture bien solide attelée de deux chevaux et un conducteur de confiance lui était nécessaire à cet effet. Nous avons dit "un conducteur de confiance", car le frère devait emporter avec lui une offrande de haut prix, et les voleurs n'étaient que trop audacieux sur les grandes routes à cette époque, à la suite de terribles guerres.

Songer à Marcel fut l'affaire d'un instant, et quand le brave homme arriva le lendemain au couvent, les premières paroles que lui adressa le bon religieux furent celles-ci :

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose pour vous.

— Ah ! merci, mon frère. Quoi que ce soit, j'accepte.

— Vous avez été cavalier, si j'ai bonne mémoire ?

— J'ai servi dans les dragons pendant trois ans ; mais je ne suis guère vaillant, à l'heure qu'il est.

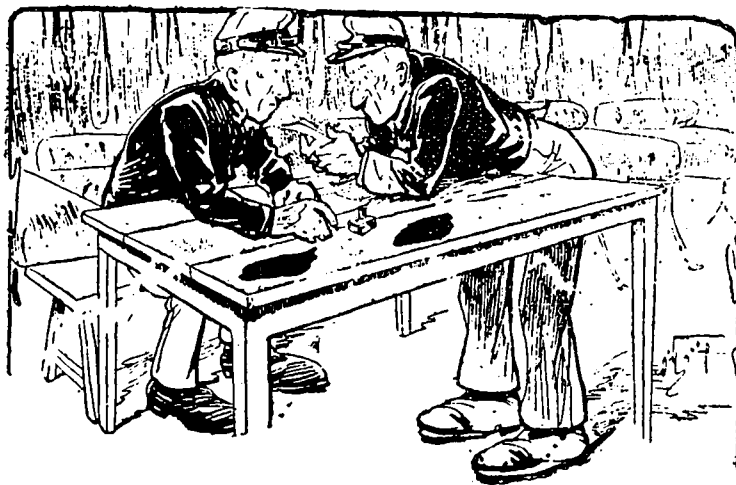
— Il ne s'agit pas de monter à cheval, mais de conduire une voiture et de diriger un modeste attelage à quelque distance de Paris.

— C'est différent ; j'ai été cocher et je n'ai pas tout-à-fait oublié le métier. Mais où trouver une voiture et des chevaux ?

— Rien de plus facile ; voici (et le frère traça quelques lignes sur un morceau de papier), et maintenant allez ici près, à l'entrée du faubourg Montmartre ; on vous confiera une voiture et deux chevaux, et demain matin, à la première heure, vous viendrez me prendre pour me conduire en Brie, non loin de Meaux, à l'ermitage de Saint-Fiacre.

— Il serait possible ! J'aurais le bonheur de vous avoir pour client...

UN CAS ÉPINEUX



— Tas mis deux à colonel... j'erois ben qu'y n'en faut qu'une...

— J'erois ben aussi... alors ?...

— Alors... faudrait en enlever une...

— Ben oui, mais... laquelle ?...

— Oui, laquelle ?...